

# Un salésien objecteur de conscience : Eugène Santier

A la fin de son mandat de provincial de Paris, le P. Yves Le Carrères est revenu à ses origines, quand il préparait une licence d'histoire. Depuis octobre 1987, il travaille à l'Istituto Storico Salesiano de Rome. Plus précisément, il y prépare des notices sur divers salésiens français pour une nouvelle édition du Dictionnaire biographique salésien. L'ordre alphabétique l'aurait amené à étudier d'abord le P. Amielh ; celui du cœur l'a fait commencer par un salésien breton particulièrement sympathique, dont les salésiens français d'autrefois, tels que les PP. Siméon et Chantier, parlaient avec admiration.

L'action et l'influence des prêtres-soldats durant les deux dernières guerres mondiales ont été souvent mises en valeur. Aussi n'est-il pas sans intérêt de découvrir qu'en 1914 un salésien ait adopté, après mûre réflexion, une autre attitude et refusé d'aller remporter la « Victoire en chantant ! ». Ce salésien s'appelait Eugène Santier.

\*  
\*\*

Il était né à Broons (Côtes-du-Nord), le 2 juillet 1879, dans une famille relativement aisée et profondément chrétienne. Son père était clerc de notaire et sa mère commerçante. Très tôt cependant l'épreuve vint frapper le foyer où vivaient avec lui un frère et une sœur. Il n'a, en effet, que trois ans et demi lorsque meurt son père. Au retour des obsèques, pour consoler sa mère, il lui fait un aveu : « Ne pleure pas, maman, plus tard je serai prêtre. » La santé de sa mère ne lui permet pas de garder son commerce ; les conditions de vie deviennent alors très difficiles. Sa première éducation

est confiée aux religieuses de la Présentation, à Broons, puis aux frères de l'Instruction chrétienne. Eugène se fait vite remarquer par la vivacité de son intelligence et par son empressement au service de l'autel. En grandissant, il apparaît aussi merveilleusement doué, aussi bien pour le chant et la musique que pour le théâtre. Devenir prêtre reste néanmoins son aspiration la plus profonde. Aussi, le curé (ou le vicaire) de sa paroisse lui propose d'entrer à l'oratoire de Jésus-Ouvrier, maison salésienne qui, à Dinan, venait d'ouvrir ses portes. Il y est admis en septembre 1891, en même temps que René Pastol.

A l'« oratoire » de Dinan, ses progrès sont très rapides : en deux ans, il atteint le niveau d'études requis à l'époque pour envisager son admission au noviciat. C'est à Dinan également qu'il découvre dans la lecture de Grignon de Montfort le sens d'une « vraie dévotion » à Marie, qui restera l'une des notes dominantes de sa spiritualité.

Le 18 septembre 1893, il entre au noviciat salésien de Saint-Pierre-des-Canons. Il vient d'avoir quatorze ans ! Il lui faut donc accomplir deux années de noviciat avant de faire sa profession qui sera d'ailleurs perpétuelle. Aussitôt après, il est inscrit à l'université Grégorienne à Rome. Dès le premier jour, il s'y lie d'amitié avec un jeune salésien suisse de Locarno : Charles Simona. Ce fut l'amitié de toute une vie, exemplaire par le soutien fraternel qu'elle devait apporter à l'un et à l'autre dans des moments difficiles. En juillet 1898, il quitte l'université romaine, diplômé en philosophie.

\*\*

Les trois années suivantes (1898-1901), avec Augustin Auffray et Pierre Chevet, il fait partie de l'équipe des formateurs aux noviciats et noviciats salésiens de Rueil (Seine-et-Oise), où divers cours lui sont confiés. Après le vote de la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, lourde de menaces pour les congrégations, le noviciat de Rueil quitte la France pour la Belgique.

Eugène Santier est alors nommé à l'oratoire Saint-Pierre-et-Saint-Paul, rue du Retrait, à Paris. Au cours de cette année, il achève sa formation théologique en vue du sacerdoce qu'il reçoit le 21 juin 1903, à Paris. Quelques jours plus tard, M. Combes et le Sénat n'accordaient pas aux salésiens le droit d'exister en France (4 juillet 1903). Ce vote négatif entraînait la fermeture des neuf maisons de la province de Paris (en métropole) ; c'est alors l'exil. Eugène Santier rejoint en Italie la maison de formation d'Ivrea où l'enseignement de la philosophie lui est confié.

Le jeune maître ne se contente pas de transmettre un savoir acquis une bonne fois pour toutes. Il cherche, au contraire, à actualiser son enseignement et s'intéresse dans ce but aux mouvements de pensée qui naissent alors dans l'Eglise, en particulier le

« modernisme ». Il ne cache pas d'ailleurs sa sympathie pour Maurice Blondel, pour le Père Laberthonnière et surtout pour Romolo Murri, prêtre italien engagé dans le mouvement démocrate chrétien. Parmi ses lectures préférées figurent des revues à tendance moderniste comme les « Annales de philosophie chrétienne » ou comme la revue lyonnaise « Demain ». La condamnation du modernisme, dès décembre 1905, par les évêques d'Italie du Nord, dans une lettre collective, le révolte et le traumatise. Il traverse alors, en mars 1906, une brève mais violente crise de conscience qui ébranle même son psychisme. Il remet en cause les principaux fondements de sa foi. Cependant, soutenu par le solide réseau d'amis qui s'est formé autour de lui, spécialement à Locarno, auprès de la famille de Charles Simona, soutenu aussi, comme il le dira plus tard, par sa confiance en Marie, il retrouve peu à peu l'équilibre, dans une « obéissance de la foi », ainsi que le chemin de la fidélité à l'Eglise et à la congrégation salésienne.

Après un temps de repos, il revient à Ivrea, mais il lui faut renoncer à l'enseignement de la philosophie. Il accepte alors un service d'aumônerie auprès des religieuses ursulines en exil et de leurs élèves françaises. Dans ce nouveau ministère se révèlent pleinement ses qualités d'éducateur et de pasteur. En 1912, il doit à nouveau partir en repos. Il se rend dans un site d'altitude, à Oulx, près de la frontière française. Le climat lui convenant sans doute mieux, il y prolonge son séjour et reprend avec le même succès un ministère identique au précédent, cette fois auprès des religieuses trinitaires et de leurs élèves françaises.

Durant ces années d'Ivrea et d'Oulx, il entretient une correspondance très suivie, en particulier avec ses amis de Locarno. A travers cette correspondance, nous voyons au fil des ans s'approfondir ses amitiés, tant féminines que masculines, et nous découvrons l'histoire d'une émouvante montée spirituelle, où les combats intérieurs et le doute même sur sa vocation salésienne tiennent toujours leur place. Sa correspondance avec plusieurs de ses anciens et anciennes élèves qui sollicitent ses conseils démontre également la clarté et la précision de sa direction spirituelle. Dans une longue lettre écrite en 1921, l'un d'eux, François Niedermayer, futur provincial d'Allemagne et d'Autriche, analyse finement ses qualités et ses limites : « Doué d'une intelligence extraordinaire, ce fut néanmoins un homme de grand cœur ; son côté faible était peut-être de se laisser trop vite et trop facilement impressionner par toute idée pour lui nouvelle. »

Préoccupé de la réconciliation entre l'Eglise et le monde moderne, comme bon nombre d'intellectuels chrétiens du début du siècle, il revient constamment dans sa correspondance, dans ses homélies et ses conférences sur l'idée que cette réconciliation ne peut se faire qu'à partir d'une reconnaissance explicite des droits de la conscience qui, si elle est sincère dans sa recherche de la vérité, sera amenée tôt ou tard, à trouver cette vérité dans l'Eglise catholique.

A la déclaration de guerre, en août 1914, il ne rejoint pas l'armée française. L'année suivante, il écrit ne pas comprendre « l'enthousiasme des catholiques pour la guerre, ni tout ce qui a été écrit (à ce sujet) par les évêques français et italiens, ni même toute la lettre du cardinal Mercier (25-9-1915). » Le 10 septembre 1917, il est arrêté à Avigliana par des policiers italiens en civil et remis le jour même à la police française à Modane. Incarcéré tout d'abord à Chambéry, il est ensuite conduit, sous bonne garde, à Rennes, région militaire dont il dépend. Dans cette ville, il connaît à nouveau la prison pendant deux mois ; puis il obtient une mise en liberté surveillée dans un hôpital militaire, dans l'attente de son jugement devant le conseil de guerre. Celui-ci se tient à Rennes le 3 avril 1918. L'aumônier de la prison, l'abbé Guillard, qui l'avait accompagné, nous a laissé un compte rendu fort intéressant de la séance. Son avocat, M<sup>e</sup> Depasse, plaide la bonne foi de son client. Interrogé par le président du tribunal militaire sur les raisons de son attitude, Eugène Santier déclara que la loi militaire française n'avait par elle-même aucune valeur d'obligation morale pour les prêtres ; que, seule, la France mobilisait les membres du clergé comme les autres citoyens (l'Italie également, mais comme infirmiers). L'Angleterre protestante avait admis cette exception. « S'il fallait, ajoutait-il, des prêtres au milieu des soldats, c'était comme aumôniers seulement, et c'était aux évêques qu'il revenait de les désigner. — Vous mettez donc, lui fait remarquer le président, les ordres de vos supérieurs ecclésiastiques au-dessus des lois ? — Très certainement... » « La réponse, nous dit l'abbé Guillard, fit sensation dans l'assistance. » Il fut condamné à une peine légère : un an de prison avec sursis, et immédiatement incorporé au 41<sup>e</sup> R.I. à Rennes. Il accepta cette décision dans laquelle il reconnut, comme dans tout événement, la volonté de Dieu.

Il supporte cependant difficilement l'entraînement militaire, en particulier l'apprentissage du combat corps à corps : « J'apprends, écrit-il, à manier le fusil et la baïonnette... L'idée de tuer me répugne profondément, mais j'ai confiance que la Sainte Vierge m'éloignera de l'occasion de le faire. Je m'abandonne filialement à Elle ! » (15 mai 1918).

La correspondance qu'il continue à échanger durant cette dernière période de sa vie avec Charles Simona et sa sœur Rosetta, religieuse salésienne, exprime avec des accents pauliniens son détachement de jour en jour plus effectif de tout ce qui lui tenait jusque là tant à cœur : « Il me semble que la divine Providence m'a envoyé ici pour que j'apprenne à me renoncer et à aimer la souffrance afin de me dégager davantage de moi-même et de tout et d'aimer l'infiniment aimable. Je m'offre sans cesse à Jésus et à Marie afin qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront. Je veux bien travailler, je veux bien souffrir et mourir, mais que la grâce de Dieu m'assiste afin que travail, souffrance et mort servent à quelque chose. » (Lettre à Rosetta Simona, F.M.A., 21 juin 1918.)

Sa pensée va désormais s'orienter vers le don total de lui-même pour le règne de Dieu : « Il me semble qu'est venu le

temps où le grain de blé doit mourir pour porter beaucoup de fruits, et nous qui désirons le règne de Jésus, nous sommes ce grain de blé!» (4 août 1918). Dans l'une de ses dernières lettres à Charles Simona, il lui confie : « Je me sens porté à m'abandonner entièrement dans les mains de Jésus afin qu'il fasse de moi ce qu'il veut ; et s'il veut le sacrifice de ma vie... c'est bien volontiers que je la lui offre ! » (5 août 1918). Dans la deuxième quinzaine d'août, il obtient une permission de huit jours. Il en profite pour se rendre à La Navarre, où a lieu la retraite annuelle. Il y retrouve une certaine joie dans sa vocation salésienne, qui fut toujours vacillante.

Quelques jours plus tard, début septembre 1918, il rejoint le front. A la première approche des lignes ennemies, le 9 octobre 1918, il est tué par un éclat d'obus à la tête. Il avait trente-neuf ans. On trouva sur lui trois livres : l'Evangile, les constitutions salésiennes et l'Imitation de Jésus-Christ. Don Albera, dans la lettre mortuaire qu'il signera lui-même, pourra dire : « Puisse le Seigneur nous envoyer beaucoup de salésiens semblables à lui ! » Reproduisant, en 1935, l'un de ses articles, le Bulletin salésien, sous la plume certainement du P. Auffray, le présentait ainsi à ses lecteurs : « A dix-sept ans de distance, ses amis se rappellent quel cœur vibrant, quel esprit profond, quelle âme de grand enfant ingénu, il portait en lui ! Tempérament d'animateur, il nourrissait les esprits par le sommet... Cœur limpide et bon, il ne croyait pas au mal ; quand il le rencontrait, il l'appelait erreur de l'esprit ou du cœur qui, malgré tout, cherche le bien. Que de fois... il nous est arrivé de soupirer : Comme il nous manque ! D'un coup d'aile, son discours... surprenait les éternels principes dans le plus humble détail de l'existence et en tout découvrait la voie qui mène à Dieu. »

Y. Le Carrères

Rome, 18 janvier 1988

---

